

THEATRE

L'autre, c'est toi, c'est elle, c'est nous

La compagnie Teatro Niño Proletario présente *El Otro*, une pièce qui évoque avec force l'univers d'un des plus grands asiles psychiatriques du Chili.

Le silence. Et des bruits, des bruits de voix, des cris étouffés, des rires, un brouhaha qui nous parvient. L'oreille aux aguets, chacun se dessine mentalement un paysage : la rue, un quartier, un bidonville. Et puis un homme traverse le plateau. Suivi d'une femme. Ils sont vêtus de guenilles, mais ce qui frappe, c'est leur regard, absent et si présent à la fois ; ces arrêts intempestifs et ces mouvements désordonnés qui très vite révèlent un parcours labyrinthique qui leur est propre. L'un se déplace en comptant ses pas et marquant à la craie sur le sol des étapes que lui seul imagine ; un couple se pose sur un banc, partage une gamelle, lorsque la femme se saisit d'un couteau, et l'instant de sérénité est brisé d'une angoisse sourde au plus profond de la mémoire qui provoque des soubresauts de l'âme et du corps. Il est question d'un enfant. Qu'est-il arrivé à cet enfant ? Plus tard un géant et un lilliputien esquissent un tango fantasmagorique, rien nerveusement, joyeusement, s'enlacent et se repoussent. Sur une chaise, une vieille dame, crinière blanche, d'une élégance surannée, tricote depuis un trône, imperméable aux mouvements, aux cris, aux gestes qui envahissent l'espace autour d'elle.

On s'aime, on se rapproche, on s'enlace, on s'embrasse

C'est en découvrant le travail photographique de Paz Errazuriz et les écrits qui le complètent de Diamela Eltit, regroupés dans *El Infarto del alma*, que Luis Guenel a éprouvé le désir de mettre en scène ces « fous » que la photographe accompagne depuis vingt ans. À l'asile psychiatrique de Putaendo, à deux cents kilomètres au nord de Santiago, il y a là au milieu de nulle part d'immenses bâtiments qui accueilleraient autrefois les tuberculeux. Depuis plus de vingt ans, on y envoie tous ceux dont on ne sait que faire, les rebus de la société, cette marge qu'on ne veut pas voir. Neuf cents patients sont là, quasi à l'abandon, sans soins, si ce ne sont des

méthodes d'un autre siècle. Livrés à eux-mêmes, dans le dénuement le plus total. En été, on crève de chaud. En hiver, on meurt de froid. La faim tenaille les entrailles. Mais le travail photographique d'Errazuriz est ailleurs pour mieux dire l'indicible. Dans ces amoureux qui se sont choisis des partenaires loin de toutes conventions, où les critères sociaux, culturels volent en éclats. On s'aime, on se rapproche, on s'enlace, on s'embrasse. La beauté, la tendresse trans-

percent ces carapaces de chairs meurtries par tant d'années de déshérence. On s'aime sans préalables, sans s'enquérir du passé, sans fiche signalétique qui résume votre parcours de vie. Car tous sont passés par là. Par des gestes et des situations qui vous font basculer dans un au-delà. Et cet au-delà, chacun d'entre nous peut y

basculer. Parce que devant la violence de la vie, ses coups durs, chacun peut trouver un refuge dans la folie qui vous aide à survivre.

Sept actrices et acteurs incarnent ces quelques fragments de vie. Leur jeu, intense, intériorisé, physique, vient troubler et bousculer nos repères. Leurs gestes, leurs regards, leurs déplacements sont autant de points d'ancrage qui ne font pas de nous des voyeurs mais nous rapprochent imperceptiblement de ces frères humains. Nous sommes comme eux, pas grand-chose nous sépare, leur folie est la nôtre, et l'on comprend qu'ils ont juste lâché prise. Comme s'ils avaient un trop-plein d'amour et dans nos sociétés « modernes », il n'y a plus de place pour l'amour, l'altérité, la tendresse. Un spectacle bouleversant qui vous poursuit longtemps après... ●

MARIE-JOSÉ SIRACH

Le spectacle s'est joué en avant-première au Théâtre Jean-Vilar de Vitry-sur-Seine. Du 29 novembre au 2 décembre, au Théâtre de la Ville, à Paris, dans le cadre du Festival d'automne. Le livre *El Infarto del alma*, de Paz Errazuriz et Diamela Eltit, aux éditions Huerdes, est disponible à la librairie du théâtre.